

HORS-DOSSIER

Vieillir et vivre en exil.

Les « chercheurs de vie » de l'association des « Chibani » de Nice *

L'expression des Chibani est une locution à valeur sociale d'un homme au comble de son désarroi. La mode de la photographie des Chibani montre des hommes consommés avec leurs marques : la solitude, la circonspection des paroles et la renommée de l'infortune de leur projet de migration. Gelés en leur vie de migrants, impuissants à la réformer ici ou là-bas, les Chibani ont un visage auquel l'objectif du photographe s'intéresse et sur quoi on va fantasmer ou du moins fabuler. En effet, les photographies questionnées des Chibani font partie du résidu d'énergie vitale de leur existence en France.

Des lieux de vie surnommés « café social pour les Chibani » sont créés à Belleville et Nice. Celui de Nice est un lieu à vocation culturel. En effet, l'association des Chibani de Nice a produit un documentaire filmé sur la trajectoire de

trois hommes seuls qui ont perdu la douceur de la notion de temps et d'espace, en somme, de vivre dans une douce réalité. En effet, les témoignages de ces hommes debout sont marqués par la volonté de remettre sur le métier leur conscience ordinaire de chercher la vie en France, à travers toutes les tracasseries et les cocasseries. Forcer leur avenir en France, c'est tout d'abord trouver l'habitude de vie.

C'est donc sur les ruines du rationalisme tout puissant du projet de migration et du retour que les « chercheurs de vie » en costume de Chibani émergent sur des micro-récits-photos.

Leur sagesse consiste à trouver le sens de la vie dans leur vie même, non ailleurs. Leur horizon de préoccupation au quotidien est de compter les jours supplémentaires de l'habitude de vie en France.

Ni faute, ni divorce dans le projet de migration.

La migration a toujours existé et l'émigré l'a toujours trahie. La plupart du temps, l'acteur économique dans le projet de migration choisit la solution la plus facile, il cède à ses inclinations au lieu de songer à ses obligations. En effet, dans les péripéties de l'acteur économique, le changement de cap et de stratégies fait partie de sa présence d'esprit.

L'univers de la faute n'est pas particulier au projet de migration. C'est l'obsession de la faute qui révèle ce projet comme un anti-destin, un voile « jeté » à la fatalité du migrant âgé. Choisir la vie pour un mieux mourir est pour les Chibani la voie de la sagesse, l'entrée dans un âge anti-économique. Ce changement de perspective de vie n'est pas un couronnement d'un parcours, mais un nouvel aspect symbolique de la solitude en migration. En affrontant les épreuves du parcours migratoire dans le pays d'accueil, la migration laisse de nouvelles traces. Le vieillissement des migrants d'origine maghrébine en France est un théâtre de la captivité qui nécessite de la part des Chibani une succession d'efforts sur une âme particulière. C'est par l'obstacle et la difficulté de vivre que le Chibani se réalise.

Captifs d'un corps malade, les Chibani gardent un esprit lucide sur leur mourir au pays (retour post mortem dans le

pays d'origine) et de décéder en France (emporté par la maladie) : « Beaucoup de vieux qui sont à la retraite ne veulent plus rentrer. Il s'est habitué à vivre en France. C'est quelque chose de simple parce que quand il est en France, il est en France. Mais il ne vit pas à la française, il vit à l'algérienne. Et quand il est en Algérie, il vit à la française. Tout est à l'envers. Renversé ». (S.Ramdane, 1998). En effet, dans la situation d'exil, la dépendance libère l'émigré et l'ouvre à des dimensions nouvelles. Il découvre contre « son corps défendant » le changement de la feuille de route. Dans le raisonnement, il n'y a pas de faute à inverser ses choix en fonction de la satisfaction et de l'utilité. Dans l'ordre culturel du projet de migration, la religion du groupe impose et fixe des limites en n'encourageant pas à assouvir les curiosités migratoires, telles que vieillir ou bien mourir dans l'exil.

Parmi les vieux migrants, il y a ceux qui développent une déviance, un égarement bien décrit par Abdelmalek Sayad sur le thème de l'existence hors du travail : « Déviant sur le tard, déviants dans leur vieillesse, ces immigrés devaient l'être, de quelque manière, dès leur jeune âge, avant même leur migration ». (A.Sayad, 1993). C'est la part d'imprévoyance et la part d'insouciance qui caractérisent le vieillissement de ce type de personnes âgées migrantes en France, qui les placent en somme dans le cercle vicieux

de la force en résistance de vie. En effet, à la suite du portrait-robot de l'immigré vacant, de la double déviance par rapport à la société d'accueil et à la société d'origine, il y a de plus en plus des figures de « bons à rien » qui réfutent avec entrain les reproches faits à la vieillesse.

Micro-récits de chercheurs de vie

À l'association « Les Chibanis de Nice », il y a Adkhis un homme marié en séparation de corps et solitaire, Khelfi qui a accompli son regroupement nuptial en ramenant sa femme en France et Liyazid qui s'est retiré en maison de retraite fâché avec l'hospitalité du pays d'origine.

Chib, en arabe dialectal, ce sont les cheveux gris. Le Chibani est une « tête blanche », un mot gentil pour désigner les retraités migrants qu'on n'attendait pas, qui se sont habitués à vivre seuls dans des conditions innommables, qui forcent l'appellatif « les chercheurs de vie ». Rencontrés à l'association Les Chibanis de Nice, ces personnes expliquent que leur habitude de vie en France est une recherche préméditée de leurs parcours sans aucun procès de cette vie.

Etrangeté de la vie, comme d'une boîte qui flotte à côté de l'espace, on observe la vie de Adkhis, de Khelfi et de Mohamed se consumer dans « la chambre claire » de leur foyer de travailleurs dans l'as-

piration d'une attente vivante : « L'horreur de la mort est sa platitude ! L'horreur, c'est ceci : rien à dire de la mort. La seule pensée que je puisse avoir, c'est qu'au bout de cette première mort, ma propre mort est inscrite ; entre les deux, plus rien qu'attendre ; je n'ai d'autre ressource que cette ironie : parler du « rien à dire ». (R. Barthes, 1980)

En effet, ce sont des chercheurs de vie en France qui se sont rendus compte de leur incapacité à solliciter le projet de départ. Aussi, perdant tout espoir d'en tirer quelque chose pour l'instant, préférant s'adapter à cette situation pour en exploiter les moindres opportunités plutôt que de lutter contre elle, ils abandonnent tout effort tendant à se saisir de leur passé. Chercher la vie en France, pour ces personnes retraitées du travail ou de l'accident du travail, c'est songer au reste de leur vie qui est aussi impénétrable que la journée qui vient de s'écouler. Le temps ne leur accorde aucune aide. Cette curieuse amnésie ne leur laisse d'autres images que de s'accrocher à leurs habitudes de vie en France.

Une recherche de perspective de vie comme une attache de respect.

L'objet de cette « recherche » n'est pas de déchiffrer la vie des Chibanis, mais de la remplir pour trouver un lien avec le reste de la substance obscure de leur existence. Par ce regard émerveillé d'attachement à ce public, on retrouve

des forces neuves. L'éthique qui s'enracine dans ce travail de recherche à travers les témoignages des Chibanis de Nice est de penser leur vie jusqu'à la fin de l'humain. C'est une démarche en mouvement autour des questions de vie : Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? Quel a été le sens de ma vie ? Qu'est-ce que je laisse ? Comment feront-ils sans moi ? A qui j'ai appartenu et qui ont été mes proches ? Suis-je encore aimé ?... La morale figée de l'interdiction de vieillir en France est remplacée par un appel à être, une morale ouverte à la vie.

Etrangeté de cette quête qui est privilégiée dans cette association un peu au-dessus des problèmes sociaux de ces personnes. Assistante sociale de formation, la responsable de l'association est aussi en quête de l'insaisissable, d'une explication à l'incongruité fondrière de cette persistance de vivre dans une chambre silencieuse. Il ne sert à rien d'accumuler des connaissances sur leur vie car la joie, la liberté et la conscience existent chez ces « chercheurs de vie ». Leur raison de vivre en France est à la fois la raison des souffrances les plus cuisantes et la source des plus intenses plaisirs. Le plus terrible de cette condition incarnée de Chibani, ce n'est pas d'être entravé par les conditions de vie, mais d'assurer par la mémoire la cohérence de la sortie de l'être aux portes de la dernière demeure.

« Que reste-t-il alors ? Sinon la rupture de la perspective de

vie, la déchirure, l'autodestruction ; sinon, comme disent les immigrés eux-mêmes quand ils frôlent cette situation limite qui leur fait découvrir leur « in-existence » et leur incapacité sociale à se situer dans une « perspective » qui donne sens à leur existence, la situation paradoxale (ou plutôt hétero-doxale) du « mort vivant » ou du « vivant déjà mort ». (Abdelmalek Sayad, 1991) .

La quête de photos entre le souci de la vie et l'isolat du bonheur en France.

Dans la chambre claire du foyer, le Chibani attend le dernier appel qui sera pour lui le « milieu de la vie », c'est-à-dire sortir de cette « tâche de vivre en France ». La nouvelle inconnue dans la recherche de la vie en France persiste mais se pare de scintillements de photos. L'intérêt porté aux silhouettes des Chibanis a un goût fugitif et étrange pour une impression nouvelle de vagabonds modernes.

La découverte de vieux migrants est une oeuvre d'art, une création plastique, un masque de nouveau sur la réalité du vieillissement des maghrébins en France. En effet, la grande émotion de l'artiste est de percevoir cette condition humaine incarnée et enfermée dans la grande roue du temps. Une sorte de prison sans mur ni barreau, sans limite, sans jamais que les Chibanis montrent une résistance qu'on puisse essayer de briser, mais partout une consistance molle et apparente.

Une intensité douce plutôt que violente anime les photos en noir et blanc des Chibanis sous l'emprise de la fascination de ces éminences grises en costards civils sur la terre comme au ciel. La couleur grise marque tous leurs actes et même leurs pensées laissant une image quasi photographique à tout instant dans une éternelle figuration de Chibani, c'est-à-dire un homme toujours séparé et seul, cet homme qui n'a pas tenu ses promesses ou que la vie ne les a pas tenues pour lui, un homme-vestige, des épaves selon Sayad, un égaré au double sens du terme : égaré dans un monde inconnu et égaré au sens de perdu, désorienté, perdant le Nord.

Une sentimentalité généreuse, plus impulsive que raisonnée, voilà ce qui conduit en France la plupart des instigateurs d'œuvres sociales et de bienfaisance auprès des personnes âgées migrantes. Leur vie se déroule comme un panorama de photos en noir et blanc, accompagné de l'armature de la France industrielle des « Trente Glorieuses » comme fond sonore. Voici le film d'une « longue vie », plus précisément l'album photo d'une « survie ». Entre les photographies de Chibanis et les récits de vie, il y a comme une intuition de se grouper sous la forme d'un autel de la préservation sociale et culturelle du vieux migrant qui découle d'idées parfaitement contradictoires, n'ayant entre elles d'autre lien que celui de la bonne intention de la « religion de la souffrance humaine ».

Si quelque chose semblait devoir échapper à la froide étreinte du papier glacé de la photo, c'est bien assurément l'élán de charité, la généreuse, l'irrésistible impulsion vers la détresse des Chibanis plus malheureux que nous. « Ces hommes, aux cheveux blancs, qui, en vrais fils de paysans, sont passés à travers toutes les gouttes de l'Histoire. Sur les photos de ce livre, les Chibanis sont pareils. Leurs yeux aussi, comme griffés par la vie ». (P. Bohelay et O. Daubard, 2003).

Dans ces cadres d'identité des Chibanis, meurent les biens, meurt la richesse, lui-même, le Chibani mourra de même. Mais il est une chose qui jamais ne meurt : la réputation acquise d'être un chercheur de vie et cette passion exigeante et intractable de la vie qui a pour partenaire la solitude.

Quand la solitude se vide de ses embûches, le cas de Adkhis.

Un sentiment « géographique » caractérise la présence solitaire du Chibani Adkhis qui, par un mouvement terrestre de va-et-vient entre le Maroc et la France, partage la durée de son séjour dans une solitude intérieure. En effet, cette mobilité touristique, économique et nostalgique des résidents de foyers de travailleurs migrants est un espace de circulation et de familiarité entre la famille d'origine et le foyer à la « française ». Au foyer de Nice Village, une planification des allées et venues des résidents a

été tentée en 1996. Seule inconnue à ce va-et-vient, son terme : la mort inopinée et nomade.

Cette mobilité nomade est une location du temps et de l'espace. Les expériences de gestion hôtelière adaptée aux migrations saisonnières des Chibanis n'ont pas encore approché la motivation vitale de ce mouvement pendulaire incessant. En effet, les « chaussures magiques » des Chibanis sont une économie de la « valise » entre soustraction et addition des avantages des deux rives de la Méditerranée. L'exemple d'Adkhis est une passion simple du gain, un calcul entre une retraite sanitaire en France et une retraite salutaire au Maroc.

Sa confidence d'une expérience vécue « comme un chien en France » n'a pas entamé son habitude de vie. C'est un slogan publicitaire qui emporte l'adhésion avec l'odeur des chaussures. L'odeur des chaussures et la bonne de gaz sont les subterfuges du faux semblant de richesse comme un gaz qui fixe la danse de la flamme le temps d'une « bonne de gaz » : « Sauf votre respect, on vivait comme des chiens. Oui. Quand on vit dans une chambre à 4 ou 5, il y a 5 paires de chaussures de travail et 5 paires de chaussures de ville. Rien que l'odeur! Quelle pourrait être cette vie? L'exil, à vrai dire, celui qui vous dit qu'il passera toute sa vie en France est un menteur. Il y vit comme un chien. Il prépare son repas le soir et l'emmène avec lui le lende-

main. Au pays, personne ne mange le plat préparé la veille. Vous l'entendez dire: « jetez-le, il a passé la nuit. » Nous, on prépare la bouffe et on la met dans un machin jusqu'à midi. Réchauffée ou froide. On la mange avec une baguette froide. On prend une brique et on s'assoit dessus pour manger comme un chien. A 13 h, le chef donne le signal pour reprendre le travail. On travaille jusqu'à 17 h. Seulement, de Mandelieu jusqu'ici, on ne peut être chez soi qu'à 20 h. Et là, il faut préparer à manger, couper l'oignon, les carottes, etc... Quelle vie a-t-on? Moi je dis qu'on a aucune vie, du moins, rien d'intéressant. J'ai pensé à rentrer. De temps en temps, je me lève la nuit et je me dis: « que me reste-t-il encore à vivre? La fin, c'est la mort. » Tous ceux qui vivent dans la misère au pays ont leur subsistance, comme on dit. On se lève et on se dit: « il faut laver les verres, il faut laver la chemise parce qu'elle est sale. » Qu'est-ce qu'on a vraiment ?»

Cette mise en scène rituelle et exacte de la vie de Monsieur Adkhis fait apparaître une recherche de vie entre une addition des avantages de la migration et une soustraction inévitable du refus de sa femme et ses enfants de rester avec lui en France. En effet, l'assurance sereine d'Adkhis est une vie d'homme avec ce que cela implique d'attitudes cyniques, de comportements pratiques face à des situations qui pourraient être source de conflits, s'il devait en référer aux prin-

cipes de la morale, justement dite traditionnelle, mais en contradiction souvent avec la vie en France.

Le changement de patrons en fonction de sa « cupidité » reconnue par lui-même et la séparation avec sa femme et ses enfants sont sa fausse solitude en France qui profite de la position avantageuse de vieillir en France et qui ménage la relation avec ses membres pour devenir une personne à part. En effet, le solitaire Adkhis découvre qu'il est devenu une force (foncièrement sincère et peut-être imparfaite, il s'y mêle de l'orgueil), capable de réagir sur le cœur même de la société au milieu de laquelle il vit.

« Mes parents travaillaient. On avait des dromadaires qui servaient de moyens de transport et une petite culture agricole. Ils faisaient du commerce. La culture n'était pas suffisante et ils travaillaient ainsi dans le commerce. Ils vendaient des dattes à Marrakech et achetaient des grains de blé ».

« A l'époque, je travaillais comme maçon, juste après mon départ du village. Je suis parti à Beni Mellal parce qu'il y avait un barrage, le grand barrage qui se trouve à Bin El Widane, c'est là où j'ai travaillé et c'est à Beni Mellal que je me suis marié en 1955. J'ai deux filles et un garçon ». « On travaillait dans le bâtiment et c'est tout. Un de mes cousins travaillait en France. Il m'a envoyé un contrat et je suis venu à Grasse. A mon départ en France, mes enfants n'avaient pas encore atteint

18 ans. Ils étaient encore jeunes à cette époque. Je suis venu en 1970, le mois de juillet 70 avec un contrat. C'est un cousin qui travaillait chez un patron à Grasse. Il faisait du carrelage pour le compte d'une entreprise très connue ici qui s'appelle « Midi Carrelage ». Je n'y ai travaillé que 8 mois parce qu'il ne payait pas bien. Alors, j'ai rompu le contrat et je suis parti. Je lui ai demandé une augmentation mais il m'a répondu que si je voulais travailler, je pouvais le faire et si je ne voulais pas, je n'avais qu'à aller ailleurs. « La France est un pays aussi grand que vaste », m'a-t-il dit. Alors, je suis parti pour travailler avec une autre entreprise ». « C'est le patron lui-même qui s'est occupé des papiers à la préfecture de Grasse. Il réglait l'assurance et tout. On était 4 personnes du même village de Taznakht à avoir un contrat. Quand on était hébergé chez le patron, il avait un dépôt où il laissait la marchandise, la voiture et la camionnette qui lui servait à transporter les employés. Dans ce dépôt, il avait installé un hammam identique à celui que l'on trouve au Maroc et chauffé au feu de bois. On n'avait pas de chambre individuelle. C'était une grande salle comme celle-ci. C'était là où on mangeait et où on dormait. On travaillait à Saint Tropez et à Nice et on rentrait à Grasse. Quel que soit le lieu de travail, c'était lui qui nous emmenait et nous ramenait. C'était lui qui s'occupait du transport ».

« Le patron était marocain, un berbère de Sousse. C'était un Soussi. Il n'avait pas d'enfant mais il était plein aux as. Il vivait avec une française qui était vieille et agonisante. En 1970, il a fêté son premier milliard. C'était l'année où je suis venu. Il a amené des moutons ».

« Mon père n'était plus de ce monde. Il ne restait que ma mère. On m'a envoyé un contrat et je suis venu. J'ai passé une visite médicale à Ain El Borja. J'ai laissé ma femme à Beni Mellal avec les enfants. Et puis, il y avait ses parents là-bas et mon frère, celui qui est mort maintenant, qui venait les voir de temps en temps ».

« A l'époque, le train était fatigant. Quand on est parti de Casablanca, il n'y avait que du bois comme ceci et les poulets. Le trajet Casablanca-Tanger a duré toute la nuit. Il n'y avait que du bois, les sièges en bois et rien d'autre. A Tanger, ils nous ont projet un film soi-disant réalisé par la banque dans lequel ils nous disaient que si nous envoyions de l'argent à la banque populaire, ils nous prêteraient des sous pour réaliser des projets. Mensonge que tout ça ! Il n'y a rien du tout de cela ».

Son impuissance à inventer une vie ensemble traduit, au fond, un certain penchant à repérer l'épuisement de son existence par un monde matériel. Rassuré par la présence de sa famille au Maroc, sûr de leur amour dont l'intuition profonde est leur refus de vivre en France dans un appartement

exigu, il sourit d'aise à sa quête matérielle et de respect en communion avec les Français.

D'une logique éperdument juste dans le choix d'une vie séparée avec sa femme et d'un isolement implacable, la recherche de vie en France entreprise par Adkhis durcissait sa solitude par la quête du gain et une sorte de cupidité sans déclaration des bulletins de paie : « *mais c'est moi qui suis cupide. Parce que, comme le dit un proverbe arabe : appâte l'Arabe et tu le tiendras par là. Quelqu'un vient vous dire : je te paie tant sans déclaration et tant avec la déclaration, vous répondez : donne-moi tant! De toute façon, je vais rentrer chez moi, je ne vais pas rester ici jusqu'à la retraite. Au début, je ne savais ce que c'était une fiche de paie, quand on est venus travailler dans cette entreprise, on nous payait chaque samedi. Quand on rentrait du travail, chacun trouvait une enveloppe contenant la fiche de paie et l'argent. Il le laissait sur le meuble. Chacun prenait son argent ! C'est tout. Il vous donnait la fiche de paie et la CNRO. A l'époque, rares étaient ceux qui la payaient.*

L'espèce de désintéressement qui se greffait sur sa solitude n'était au fond qu'une attente pour être prêt à accueillir et à se nourrir de toute espèce de graine de vie. Parce que la migration est supposée faire acheter, le « grand bluff » d'Adkhis est un des ingrédients de sa vie. Ce vrai solitaire n'a pas besoin de fuir les autres,

parce qu'il ne partage pas leur besoin d'illusions de la France. Sa métaphore de la « bonbonne de gaz » comme principe de réalité de la vie de l'immigré préserve sa richesse et son épargne : « *Ils attendent dans la rue en croyant que... Mais ce n'est pas du tout ça. Je leur dis : « ne leur faites pas confiance! Quand bien même les immigrés sont bien chaussés et bien habillés. D'ailleurs, pour vous dire, les gens de la région les appellent «les bonbonnes de gaz». L'immigré change la bonbonne de gaz et allume tous les brûleurs de la cuisinière. Après 15 jours, il n'y a plus rien. Que de la fumée! Sa femme lui dit: « la bonbonne de gaz est vide. » Celui qui travaille en France est vidé, lui aussi. Dès qu'il arrive, il va chez le boucher et se montre un peu fier parce qu'il n'a jamais vu de sa vie autant d'abondance. On lui dit: « ce morceau est bien. » Et, il répond: « je prends. » Le mois n'est pas fini qu'il n'a plus d'argent pour le retour. Les gens les appellent «bonbonnes de gaz». Combien dure une bonbonne? »* « *L'individu doit être bien dans sa tête. Quand il rentre au pays, il doit s'habituer à marchander comme les gens du pays. Seulement, lui il vient vous dire... On les reconnaît. Les bouchers et les vendeurs de fruits et de légumes les connaissent bien. Dès que l'immigré arrive, on lui dit: « ce morceau est bon. » « Ca fait rien. » A la fin du mois, il n'a pas de quoi se payer son billet de retour. Il commence à prospecter ses amis pour emprunter des sous. Personne ne lui prête des sous? Comment? Pourquoi ne pas m'habiller à la traditionnelle et lui demander de couper le gros morceau qu'il voulait me servir. Lui, il dit que c'est un bon morceau. C'est juste pour nous dépoiiller et nous mettre dans l'embarras ».*

L'optimisme stoïque d'Adkhis est une espèce de fatalisme qu'il tient de son milieu natal : le respect et la liberté individuelle. A chaque changement de patron, à la suite d'une demande d'augmentation de salaire, le leitmotiv est « la France est aussi grande que vaste ». Le même silence obsédant sur la vie de sa famille au Maroc fait naître un refuge dans la solitude pour renouer solidement certain pacte social avec sa difficile vie de Chibani. En effet, c'est peut-être en ses relations avec eux qu'il a pu faillir. La réussite de ses enfants installés au Maroc est un peu comme sa diaspora.

Le refus de sa femme et de ses enfants de rester avec lui a fait qu'il est un « autre » qui s'accorde d'un état de chose, singulier et finalement normal pour un immigré âgé isolé.

Et quand vous viviez ici, n'avez-vous jamais pensé à faire venir votre femme et vos enfants? « Si, j'y avais pensé. J'ai même loué un appartement et, pendant un an, j'ai payé le loyer. Ma femme et le garçon sont arrivés. Il faisait ses études à l'école de tourisme où il a rencontré une fille de la famille du consul à

Agadir. Ce dernier leur a donné le visa. Ma femme a dit: « moi, je ne reste pas ici. » Et le garçon m'a dit: « je préfère gagner 1000 Dirham au pays que 10000 francs ici. » Il est donc rentré et le Bon Dieu (...) lui a ouvert toutes les portes. Il a travaillé dans le tourisme et a même acheté une maison à Agadir. Il a élevé ses enfants et tout va pour le mieux_ Ma femme? Il faut dire qu'à l'époque je n'avais qu'une chambre et elle était exiguë. Elle m'a dit: « j'ai laissé ma maison avec des fenêtres partout et je viens vivre ici. Je ne reste pas. Je vais aller auprès de mes enfants. » Et elle est partie. Elle n'a pas aimé la France. Elle ne voulait pas y vivre. Je n'étais pas déçu. Je lui ai dit: « Si tu veux rester, reste! Et, si tu veux partir, vas-y! » « Que voulez-vous que je fasse? Aujourd'hui, quand je croise une femme dont le mari travaille en France, je lui dis: « Demande-lui pardon car vous avez profité de ses gains! Si tu savais dans quelles conditions ils vivent, les pauvres! Ne les crois pas quand ils se montrent avec une paire de chaussures bien cirée et une chemise! Si tu savais dans quelles conditions il vit, tu ne mangerais pas son pain. » Avant, il y avait beaucoup de travail. Il y en avait qui travaillaient à Monaco et à Menton et le soir, ils devaient rentrer chez eux. Nous, on travaillait à St. Tropez et on rentrait le soir ici. Le trajet aller-retour demandait beaucoup de temps. » « Elle est venue ici pour se faire opérer. Elle est restée

une fois six mois et une autre fois, trois mois. Comme une touriste seulement. Je vais à la préfecture, je leur fournis un papier écrit par le médecin comme quoi elle a besoin de soins et ils lui prolongent la durée du visa. Elle est encore à Beni Mellal. Elle a presque le même âge que moi. Je dois avoir deux ans de plus qu'elle. »

Le traité du bonheur d'Adkhis est de vivre avec le grenier et les marchandises de là-bas. Il vit en cette force de se nourrir correctement du « sel de la terre » d'origine. Cela nécessite un conformisme social de toujours gagner entre les allers et les retours.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas rentrer une fois pour toutes? « La cupidité. On en parlait justement. Appâitez l'arabe et vous le tenez par la gorge. Bon, entre 2700 et 6000, faites la différence! Avec un loyer pas cher. Je paie 500 francs et je ne paie ni eau, ni électricité. Tout seul. Je n'aime pas cohabiter. Les gens en général veulent amasser de l'argent. Pour cela, ils doivent manger du pain ou des oeufs. Ils ne vivent que de pain et de riz. » Pour économiser de l'argent? « Oui. Que disaient-ils à l'époque? Ne pense à rien, mange bien et prends bien soin de toi! »

« Oui, si elle a besoin de quelque chose, ils le lui donnent. Elle a tout ce qu'il faut et n'a besoin de rien. On veut juste que les enfants vivent bien. Nous, on va partir. Que peut espérer un homme de 70 ans?

Bâtir un édifice ou quoi? Je continue à lui envoyer des sous. A ma femme? Non. Je lui laisse un chèque là-bas parce que maintenant, il vaut mieux que l'argent passe par la banque. Si vous envoyez 300 _, vous aurez 3000 Dirham là-bas_. » « Et maintenant je rentre au Maroc depuis que je suis retraité, je rentre au plus tard après un mois. Je vais partir mardi. Si Dieu le veut ». Un mois ici et un mois là-bas?

« Je reste 4 à 5 mois. 20 jours à un mois. Je suis rentré ici le 10. J'ai pris le car. Maintenant, il y a des cars confortables. La CTM est bien. Je prenais l'avion quand on travaillait. Il y avait du travail et on trichait un peu. On travaillait un samedi ou deux et le prix du billet était assuré. Après, il fallait penser à la date du retour au travail. Maintenant que je n'ai pas grand chose à faire, 3 ou 4 jours en Espagne, ce n'est pas important. Le coût du billet en car est de 700 frs. Maintenant avec l'euro, on se perd dans les comptes. 109 euros. Les autres cars tenus par des arabes c'est 800 francs avec la fatigue en plus. Je prends les cars CTM Nice-Rabat : 109 euros aller-retour ». « Et je continue à faire comme ça, à faire des allers-retours. Jusqu'à ce que je n'en aie plus la force, ou jusqu'à ma mort. La mort est... Est-ce que l'être humain va vivre autant d'années que celles qui se sont écoulées? Il ne va pas vivre autant. Mais mourir ici ou là-bas, c'est le destin. Mourir là-bas, c'est mieux. Celui qui meurt là-bas est béni, et celui

qui meurt ici sent le souffle de l'enfer. Le souffle de l'enfer l'enveloppe. On le met dans un frigo à -150 degrés. Ceci, chez nous est comme les flammes. A la naissance, Dieu a prévu l'endroit où l'âme allait être rendue. Même si on va là-bas, le Bon Dieu provoque une situation pour qu'on aille à l'endroit où on doit rendre l'âme. La mort, c'est indiscutable. Seulement je dis que si Dieu le veut, il vaut mieux mourir là-bas au pays qu'ici. Mais s'il veut qu'on meure ici ou sur la route ou ailleurs, dans un autre pays... Plusieurs personnes sont mortes sur la route pendant le voyage. Depuis que l'individu est né, l'endroit où il va rendre l'âme est écrit dans son destin ».

Et vous maintenant, comment avez-vous vécu votre vie entière? Vous avez passé trente ans ici, comment les avez-vous trouvées? « Moi, je trouve que les années après la retraite sont meilleures que les précédentes. Je rentre voir ma femme, mes enfants, mes amis, mes frères, mes sœurs, tout le monde. Avant, on passait un an ou six mois ici, on était l'homme et la femme. On coupait les oignons, on allait chercher le pain. Si on n'avait pas de lait, on se résignait à nous en passer. Là-bas, non. On achète tout pour une période de plus d'un mois. On achète les grains de blé une seule fois, ainsi que l'huile. Pendant la saison des olives, on achète 100 ou 80 litres d'huile et on la garde ». Jusqu'à maintenant vous achetez tout là-bas? « Quand j'arrive là-bas

j'achète le savon pour 3 ou 4 mois, l'huile etc... On le met à la maison. Après, il y a ce qu'on achète chaque semaine: des légumes, de la viande... » C'est comme si vous viviez là-bas ? « En effet vous ne vivez pas ici mais toujours là-bas. Je vis là-bas. Mon esprit est là-bas. Absolument. L'esprit est là-bas parce que maintenant... Il y a toujours la famille à la maison. On prend des sacs de sucre et on les... D'ici, je prends le thé et le café et j'en donne aux enfants. Ils n'en achètent pas. Tout cela, ils ne l'achètent pas. En premier, j'achète les grains de blé et l'huile pour toute l'année. Tout ce qui est viande, je suis obligé d'en acheter toutes les semaines ».

« Je veux dire que celui qui gagne bien, vit bien. Ce n'est pas comme celui qui travaille à la journée. Que peut-il faire, le pauvre? Il gagne 50 Dirham. Un sac de farine coûte 100 Dirhams. Bien sûr que c'est cher. Un double décalitre de blé coûte 50 Dirham. Maintenant que je suis à la retraite depuis 1997. Je touchais 2700 francs. Pour cent trimestres. »... « J'ai un supplément. D'ailleurs, c'est vous qui m'avez rempli le dossier. C'est mieux. Je touche une partie pour ma femme. Maintenant j'arrive à 6000. Tout à fait 6000. Mais si je veux rentrer définitivement au pays, je ne toucherai que 2600, 2700 frs. C'est vrai que là-bas, ça fera une jolie somme. Seulement l'être humain ne se contente jamais de ce qu'il a. » « Elle m'a demandé de rester là-bas. Mais moi je lui ai dit

que je ne resterais pas. Je veux changer d'air et aller me promener. Alors, elle m'a dit: « qu'est-ce que tu cherches? Un de ces jours, tu vas mourir sur la route dans un car. Elle voulait que vous restiez au pays auprès d'elle. Maintenant, je reste beaucoup de temps. Je viens ici, je reste un mois ou plus et je repars ».

La vérité en moi seul : Lyazid

Le procès de la vie n'est possible que parce qu'il n'est pas nécessaire de recommencer toujours de nombreuses expériences, lesquelles se trouvent déjà incorporées d'une manière quelconque à une leçon de vie ou prison de la vie : « J'en veux à ma famille parce qu'ils ne m'ont pas dit que ma mère est malade. Je suis fâché avec eux ». La vérité pour le « déjà-vieux » Lyazid est en lui seul. En effet, sa vie est ordonnée à l'impossible topologique d'être présent au moment du décès de sa mère. Son lien intergénérationnel est bloqué à cette signification d'être parti en migration sans avertir sa mère et que cette dernière trépasse sans aucun faire part à son intention.

Voici, un saisonnier marocain, sans enfant, « pour se marier, il fallait que je reste sur place au bled ». Sans attaché, il n'y rencontre point d'amis (vit avec des compatriotes dans une chambre et vit maritalement avec une femme algérienne pendant 13 ans). Il est entraîné, du reste, à ne rien faire comme les autres. Ni mieux, ni plus mal : autrement. Ce n'est la

faute à personne. Un signe est posé sur sa vie : « S'il me déclare, je m'en vais ». « Le patron me disais : ou je te déclare ou tu pars. Je travaillais à la tâche ». Cette attitude de vie marque à jamais son destin. Il est un de ces hommes migrants singuliers qui émaillent le public attachant des retraités migrants.

« Je suis libre. Personne ne me dit où j'ai été ni d'où je venais. A la maison de retraite, il faut être à l'heure. Nous sommes allés à une fête là-bas. Ils m'ont cherché mais ne m'ont pas trouvé. Alors, ils ont téléphoné aux gendarmes. Ils ont pris la route et m'ont croisé pas loin d'ici. J'étais presque arrivé ici. Il a proposé de m'accompagner et j'ai dit : « vas-y si tu veux aller ! Moi, j'y vais à pied ». Et je suis monté à pied. Ils ont fait un rapport comme quoi je suis parti sans les prévenir. Je ne suis pas un gamin. Je vais où je veux ».

Depuis 1964, il n'est pas retourné au Maroc. Tout son drame est que sa mère ne savait pas qu'il partait en France. Il ne retourne pas car elle est morte et qu'il ne l'avait ni vue. « Depuis que ma mère est morte, je n'ai plus envie de retourner. Qu'est-ce que je vais faire là-bas ? » Un homme comme Liyazid, dans son milieu de vie, se sent autre, différent. Ni son caractère, ni son tempérament ne sont en cause. Quelque chose, tout simplement, le met en marge, le tient en dehors de la masse. « Vivre seul, c'est mieux parce

qu'avoir une femme, c'est avoir un gendarme derrière soi ». La route qui s'offre à lui peut être droite : elle est solitaire.

Et vous n'avez jamais pensé, avant le décès de votre maman, à retourner, vous marier et avoir des enfants et revenir ? « Pendant 13 ans, j'ai vécu avec une algérienne, elle avait des enfants, moi pas. Elle voulait qu'on fasse des enfants. Je lui ai dit ; « Si tu fais des enfants, moi, je ne reste pas. On se sépare. Mais quand même, elle est restée. Elle prenait la pilule et puis, je l'ai quittée et je suis parti. Même ma valise, je l'ai laissée et je suis parti comme ça ».

Liyazid est un homme absolument du jeu. Son projet de vie est lié à la loi aveugle de réussir sa migration par le gouffre du hasard. Il est « comme ça ». Il quitte sa mère, son patron et sa femme par souci de ne pas laisser de traces (ni feuilles de salaires, ni enfant, ni chagrins pour sa mère). Sa vie est faite ainsi. Toujours son coeur, qui n'a ni code, ni coran, suit l'économie de la capture par le jeu. Tout son projet de migration est crééditeur-débiteur de la chance, d'une fortune évanouissante.

Il reste seul et va jouer de son sort à travers le jeu. « J'étais seul, mais j'étais joueur. Je jouais au casino, au poker. Je buvais. J'allais au casino de Monte Carlo. Et même quand je ne buvais pas, j'allais jouer au casino... A chaque fois, je me dis : « je joue, peut-être, je gagnerai le gros lot et je ren-

trerai définitivement. Le gros lot, je ne l'ai jamais gagné. Un joueur ne gagne jamais. Comme l'a dit Omar Sharif : « si un joueur gagne quelque chose, je serai le premier ». Omar Sharif, il n'y a pas un flambeur comme lui ».

Le « déjà-vieux » Chibani Lyazid a honte de cette mise à nu de l'intérieur car son récit est l'équivalent d'une mise à plat d'une vie nouée à la cause externe de faire fructifier l'économie de la valise de son départ en migration. La cause interne est de revenir en arrière pour être présent auprès de sa mère avant toute échéance. Il a cru au miracle de l'ivresse du jeu et se retrouve dans une maison de retraite dans l'arrière-pays niçois c'est-à-dire en hauteur et en recul pour ce saut du retour au Maroc.

La paix dans la solitude, les noces migratoires de Khelfi.

L'ère des noces migratoires est sûrement commencée qui célèbre le pouvoir médiateur de la femme. Après avoir éduqué 12 enfants, Taos traverse la Méditerranée pour un nouveau chant de noces avec son mari. C'est la fin de leur noria migratoire dans une ultime circulation nuptiale de la femme vers l'homme migrant âgé. Ce regroupement familial du troisième âge conjugue l'élégance des femmes immigrées, toutes accaparées par cette tâche de procréer (14 couches pour Taos) et le double rachat des travailleurs immigrés seuls, un

géniteur absent, un homme domestique et un homme de parole. En effet, dans la circulation de la parole dans le couple, Mohamed se rachète pour rajouter un commentaire ou un complément pour signifier une parole agrégée entre lui et sa femme.

Comme son prénom le proclame, Taos, c'est un paon dont aucune parade ne peut faire faillir face à ses obligations d'éducation de 12 enfants et de la gestion de la ferme. 12 enfants sur 14 accouchements « *J'accouchais toute seule parce qu'il n'y avait ni hôpital, ni rien. J'accouchais toute seule à la maison* ». « *Elle accouchais toute seule comme une chèvre* », complète son mari. « *Oui, à la maison sauf pour les jumeaux. J'ai accouché à l'hôpital où ils ont cru que je n'avais jamais accouché auparavant. D'ailleurs, j'ai accouché de mon dernier garçon, Nabil, toute seule à la maison vers minuit. Je l'ai enveloppé, allaité et couvert. Nous sommes couchés et, le lendemain au réveil, les enfants m'ont trouvée avec un bébé. Il m'ont dit : « Maman, qui est ce bébé ». Je leur ai répondu que c'était leur petit frère qui était arrivé la veille. Ca les a fait rire* ».

Une flagrante confusion des rôles et un nouveau projet de fin de vie en France apparaissent dans cette figure de Chibani : Taos fait le travail des champs après l'éducation de ses enfants et Mohamed fait la cuisine après son chantier de maçon. Un voyage de no-

ces récompense une vie très longue à regarder partir son mari onze mois sans pouvoir le retenir. Les noces migratoires font oublier une immense vie solitaire à parler et vivre seule sans le conjoint. Ils partent en voyage de noces et Mohamed était un touriste attentif qui se souvenait de tout. Sa femme observait sans cesse son époux qui lui était dévolu. Il aimait se promener avec elle et reconnaissait là son orgueil qui, en son épouse, trouvait son plus digne objet.

Et vous, comment avez-vous passé votre vie avec un immigré ? Et comment l'avez-vous passée ensemble ? « *Je ne m'en souciais guère. Je ne m'en rendais pas compte tellement j'étais occupée avec les enfants. Je voulais qu'ils grandissent dans de meilleures conditions, qu'ils mangent bien et qu'ils fassent des études. Je voulais tout pour eux. Ça m'était égal que leur père soit là ou pas à partir du moment où il nous envoyait de l'argent. C'est du moins ce que je me disais à l'époque... Par contre, moi, j'ai une certaine autorité sur eux. Je leur demande des explications quand ils se conduisent mal ou quand ils font quelque chose sans demander mon avis. Leur père, ils ne le craignent pas du tout. Quand je leur dis quelque chose, ils savent que je ne plaisante pas. Cela dit, ils ont peur de m'avouer certaines choses qu'ils veulent garder pour eux. Par contre, il n'a ni vécu avec eux, ni participé à leur éducation* ». Il vous envoyait de l'argent et vous viviez bien ?

« *Oui.* » Puisque vous n'avez pas vécu ensemble, est-ce que cette situation vous était pénible ? « *Bien sûr et c'est maintenant que j'en prends conscience. A présent, j'ai pris conscience que je n'avais pas vécu longtemps avec lui. Disons que jusque là, je vivais toute seule avec mes enfants comme si je n'avais pas de mari. Il m'envoyait de l'argent et je vivais tout simplement. Je voulais que mes enfants mangent à leur faim et qu'ils soient bien habillés. Je ne voulais pas qu'ils vivent dans la misère. C'est pourquoi je l'ai laissé partir* ».

Le projet de migration semble fonctionner comme plan de séparation entre le féminin et le masculin, c'est l'évidence dont attestent la vie de Taos en Algérie et la vie de Mohamed en France. De l'organisation du quotidien où des fonctions et des lieux séparés peuvent être assignés aux deux sexes, il y a la silhouette féminine de Taos, précisée par une robe et contredite par le travail des champs. Devoir sa vie et son destin de femme à une migration, c'est la quête constante avec le culte de l'éducation de ses enfants et la résistance à cette organisation sociale patriarcale. Sa réponse : « mener une vie de villageois tout simplement ».

Donc, lui est venu en France en 1952 et, en 1957, il est rentré pour vous demander mariage. Vous aviez 15 ans à l'époque, n'est-ce pas ? « *Oui. Puis son père et sa mère m'ont chassé de la maison et m'ont*

jeté dehors ». « Moi, je le confirme. Si, elle était un peu, comment dire », complète le mari. « Quand je suis partie, ils ne m'ont rien donné. Je me suis débrouillée toute seule pour me trouver un toit. Je lui ai dit : « Retourne en France ! Moi, je vais rester ici et je me débrouillerai. Ils m'ont pas admis. Alors, comme j'ai vu que je ne m'entendais pas bien avec ma belle mère, avec mon père, ça allait. Je lui ai dit que j'allais partir. Après, il est arrivé, ma belle mère est venue me voir et a menacé de me frapper et je vais tout vous dévoiler. Après, lui, il m'a battue et je lui ai dit que c'était fini et que je devais m'en aller. Après quelque temps, je me suis réconciliée avec elle. Quand j'ai eu ma maison, je l'ai faite venir chez moi et je veillais sur elle. Disons que j'étais aux petits soins avec elle. Quand la belle-mère est décédée, on a marié le vieux. Je suis allée voir la mariée et me suis occupée de tout ».

« L'argent, il l'envoyait à son père. Et après, quand je suis partie m'installer chez son frère, il a commencé à l'envoyer à ce dernier. Et ensuite, quand les enfants ont grandi, ça y est. J'ai commencé à souffler. Il nous a acheté une maison, une ferme. Dans le village, il y avait une grande maison où on s'est tous installé ».

« A cette époque, il était inconcevable d'envoyer des sous à une femme parce qu'il était mal vu qu'elle sorte pour aller chercher les sous à la poste. Donc, j'envoyais de l'argent à mon père et il prélevait une

partie de la somme. Il lui donnait de quoi nourrir et habiller les enfants et donnait le reste à l'autre garçon qui est décédé », complète Monsieur Kelfi.

« A chaque fois, il restait chaque année, il ne restait qu'un mois ». « Je rentrais deux fois par an ». « Une seule, oui. A l'époque, je ne savais pas s'il était reparti ou pas. C'était son problème ». « C'est dire qu'on menait une vie de villageois tout simplement ». « Elle trayait les brebis et les vaches » complète son mari.

« Je vivais au douar, à l'extérieur. Et quand j'ai eu des enfants, je suis partie m'installer au village, comme on l'appelait. Les enfants qui étaient encore petits faisaient les courses, parfois, ils rentraient tout seuls, parfois, parce que j'avais personne pour les surveiller. J'étais toute seule. Après, ils ont grandi. Et quand ils sont rentrés à l'école, je les accompagnais et les protégeais des autres jusqu'à ce qu'ils soient grands. Mes enfants étaient élevés au lait, au beurre et au fromage. Ils étaient costauds. Ils étaient de grande taille. Les gens ne cessaient de me répéter que mes enfants étaient grands et qu'ils étaient plus jeunes. Et moi, quand je leur disais quel âge chacun d'eux avait réellement, ils me répondraient : « Eh, ben dites-donc ! Ils font plus âgés ».

« C'est quand les enfants ont grandi, je devais être opérée. Un médecin de Constantine m'a écrit une lettre que je de-

vais montrer au médecin ici et je suis venue. Une fois arrivée, j'ai fait la connaissance d'une marocaine qui m'a accompagnée dans mes démarches. Ensuite, c'est elle qui m'a accompagnée à l'hôpital et qui a tout fait. Elle s'est occupée de tout. Elle s'appelle Fatima et elle est encore là ». « Il est resté avec les enfants pendant que moi, je me faisais opérer. »

« Pendant 20 ans, j'ai fait des allers-retours comme je vous l'ai déjà dit. Et puisque je ne voulais pas rester ici, je suis venue avec le plus petit de mes enfants qui avait un an. Pendant 20 ans, j'ai fait les allers et les retours, jusqu'à ce que la France ferme ses frontières. Quand elle a imposé le visa, on ne m'a pas laissée rentrer. J'étais venue pour me faire opérer des yeux et j'avais pris un rendez-vous chez le médecin qui m'avait rassurée. Il m'a dit qu'il y a avait rien à craindre et que je pouvais sortir au bout de 4 jours. Peu de temps avant l'opération, on m'a appelée pour me demander de rentrer pour assister à la fête de mon fils. Alors, j'ai laissé tomber le rendez-vous et je suis rentrée pour assister à la fête. Et depuis, je ne suis plus revenue pendant 8 ans. Oui, ça fait presque 9. Là maintenant, ça fait 6 ans que je voulais venir vivre ici. J'ai fait mon passeport et, au bout de 5 ans, il était périmé. Ensuite, je l'ai renouvelé. Et voilà, Dieu soit loué ». « Maintenant qu'ils sont tous grands, je leur ai dit : « Débrouillez-vous tout seuls ! Moi, je m'en vais chez le vieux ». « Je leur

ai promis que d'ici 6 à 7 mois, on irait passer un mois là-bas, complète le mari.

Quoi d'étonnant à ce que les effets de cette attente de 6 ans pour entrée en France se précipitent dans le charme du nouveau projet de fin de vie. Charme qui retient Monsieur Khelfi avec beaucoup d'attention vis-à-vis de Taos. Heureux celui qui, au terme d'une longue solitude, peut avoir le sentiment que son issue est en partie le produit de la présence et de l'effort de celle qui l'entoure maintenant. A plus de cinquante ans, Monsieur Khelfi commence sa « vita nuova », une nouvelle œuvre, un nouvel amour avec la même femme qui est son « piment » de la vie. Il entreprend donc de se laisser porter par la force de toute vie vivante : de commencer de nouvelles noces après l'éducation de 12 enfants par sa femme en Algérie et après une carrière de maçon sur les chantiers de la Côte d'Azur.

« Comment peut être la vie ici. Quand l'individu vit seul, il a des hauts et des bas. S'il n'a pas sa femme à côté, il n'est rien. Il cuisine tout seul, il nettoie. Il fait tout. Il épingle les pommes de terre, les oignons, les gousses d'ail. Ca vous fait rire ? Ce n'est pas notre domaine. Nous, c'est plutôt le travail extérieur. Mais la cuisine, c'est le domaine des femmes ».

« Quand ma femme sera là, ah ! On vivra bien. D'abord la cuisine, je n'y toucherai plus. Elle s'en occupera. L'argent ne nous manquera pas et ce

que je gagne nous suffira. Une fois le loyer payé, ce qui reste nous suffira amplement pour vivre. On préfère toujours donner un petit quelque chose aux enfants quand on rentre : un peu d'argent, quelques affaires. Quand aux enfants, ils seront les bienvenus s'ils veulent venir chez moi en vacances ».

« Si je fais venir ma femme, il sera possible que je ne coupe pas les ponts. Je travaille une année ici et quand je rentre chez moi, c'est comme un invité. Ma femme me voit comme un invité. Je passe généralement 40 jours chez moi. Qu'est-ce que 40 jours ? Ce n'est pas suffisant et ça passe très vite. Ce n'est pas comme celui qui a passé sa vie avec sa femme. Nous, on ne l'a pas fait. En d'autres termes, on a sacrifié notre vie et chaque année, je rentrais comme un invité et ce, deux fois : la première, pour 40 jours et la seconde, pour 15 jours. Quelle vie ai-je eu ? Aucune, voilà tout. Le mieux pour moi maintenant qu'on a vieilli, c'est de vivre avec ma femme le restant de mes jours ».

« Elle vivra avec moi ici, pourquoi pas ? On ira tous les deux faire un tour et se promener. C'est moi qui ai pris la mauvaise décision parce qu'on a vieilli maintenant. On a sacrifié notre vie. On en a qu'une ici-bas. Je rentrais deux fois par an. Dans cette situation, l'individu rentre comme un invité et revient ici en France où il reste tout seul toute l'année. Ensuite, il repart. Combien de temps reste-t-il ? 40 jours. Ces 40 jours, c'est rien.

Ca passe très vite. Maintenant qu'on a vieilli, je la fais venir pour qu'on passe ici ce qui nous reste à vivre. Bref, pour vivre ici. Moi, tout ce que je veux, c'est vivre avec ma femme. Si j'arrive à la faire venir, on vivra ici tous les deux, mais pas pour toujours. De temps en temps, on ira passer un mois et demi au pays puis on reviendra. Je vais là où j'ai envie d'aller. Vous savez, les anciens avaient raison quand ils disaient : « La femme est un portefeuille que tu dois mettre dans ta poche ».

Pour Taos, la nouvelle vie de couple nécessite de quitter le costume de la « ferme », son ancien vêtement de travail : « Il vivait tout seul ici. Il est bien agréable ce studio » « Je ne peux pas porter ça. Je ne peux pas sortir avec ça. Eh ! Oui, ce n'est pas une robe de sortie. Elle n'est pas faite pour sortir. Il m'a demandé de la porter mais j'ai refusé. C'est une robe d'intérieur ». « Moi, je ne sais pas grand chose. Elle en achètera une elle-même », complète le mari.

Chercher la mort : ambiguïté de décéder et mourir en France

A force de recherche la vie en France, les figures de Chibannis finissent par opérer sur eux-mêmes l'opération de la migration. La division entre l'habitude de vie et la mort au pays d'origine est un moment de fraternisation avec les derniers éléments de la vie, à l'heure où toutes les oppositions s'estompent, où s'installe, au fond de

l'être des Chibannis de Nice, comme un besoin, un désir profond de partager avec les autres cette ultime séparation. Moins que jamais « solitaire » et surtout pas « isolé ».

Sagesse du corps et attention au vouloir foncier du *c_ur*, la recherche de la mort des Chibannis n'est autre chose que l'art délicat de goûter et d'apprécier ce qui s'offre à eux, dans les profondeurs de la terre et l'immensité du ciel. Par son retour post mortem au pays d'origine, il réalise la « rédemption d'une vie » pour mettre au loin ses misères et ses faiblesses.

Reste à dégager l'originalité de la vieillesse immigrée, essentiellement thanatologique. La retraite de l'immigré est, en particulier, une phase insuffisante de préparation à la mort. La subtilité entre « mourir en France » et « décéder en France » est un travail de deuil du mourant sur lui-même, facilité par le cheminement rituel tracé par les proches : le rapatriement de la dépouille vers le pays d'origine. La méditation sur la vie des Chibannis demeure parfaitement indissociable de la perspective du salut. La vieillesse jusqu'à la mort des immigrés en France est une formule de retraite « paisible » qui insiste sur le caractère primordial du lieu de sépulture dans le pays d'origine. C'est presque une affaire collective; l'ignorance religieuse du rapatriement est cause de damnation. Il faut signaler les dangers qui guettent l'âme de l'immigré dans sa

retraite temporaire en France. La retraite définitive au pays d'origine, avec une spiritualité exigeante, dans le traitement de la mort rend le retour post-mortem comme « l'illusion de la continuité, l'illusion de «la fidélité à soi».

L'autre danger est l'ennui dans la retraite, surtout lorsque celle-ci, en France, est inspirée de l'habitude de vivre en France dans une situation matérielle délicate. La «perpétuelle retraite» jusqu'à la mort en France est un refuge convenable ; elle permet d'organiser les dernières années de leur vie dans un cadre sanitaire. La préparation à la mort étant rythmée par les «avertissements salutaires» de la maladie.

Décider de décéder en France, c'est une mortification progressive d'un corps « contaminé » qui n'en a pas fini de se soigner en France. A son âge, il n'en a pas fini avec la France, il n'en est pas rassasié ; elle finira par le dévorer, elle nous le rendra dans une boîte (le cercueil) (A.Sayad, 1991). ■

* Yassine CHAIB, Marseille, le 18 novembre 2003.

Bibliographie.

- Bas-Théron, Françoise et Michel, Maurice, *Rapport sur les immigrés vieillissants*, Rapport IGAS, Novembre 2002.
- Chaïb, Yassine, *L'émigré et la mort*, Aix-en-Provence, Edisud, 2001.
- Chibani, Chibani. Portraits d'une génération sans histoire ?, Marseille, Editions Images Plurielles, 2003.
- Ecarts d'identité, *Le troisième âge de l'immigration*, Numéro spécial 87, décembre 1998.
- Esprit, *La mort à vivre*, Paris, n°3, mars 1976.
- Fourgaud, Agathe, *La confusion des rôles. Les Toujours-jeunes et les Déjà-vieux*, Paris JC Lattès, 1999.
- Intersignes, *Clinique de l'exil*, Paris, n°14/15, 2001.
- Labbez, Joëlle, *Les soviets des foyers*, Paris, Albatros, 1989.
- Linn, Dennis et Linn, Matthew, *La guérison des souvenirs*, Paris, Desclée de Brouwer, 1987.
- Nohain, Jean, *Comme ils sont restés jeunes*, Paris, CEF, 1970.
- Migrations Santé, *La retraite dans la trajectoire migratoire*, Paris, n°99/100, 1999.
- Peraldi, Michel, (dir), *La fin des Norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002.
- Rouveix, André, *L'anti-âge, comment ne pas vieillir après 40 ans*, Paris Olivier Orban, 1980. Sarthou-Lajus, Nathalie, L'éthique de la dette, Paris, Puf, 1997.
- Sayad, Abdelmalek, *Immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Paris, De Boeck, 1991.
- Tripon, Jean-Louis, *Les chercheurs de vie*, Strasbourg, Editions Cohérence, 1981.
- Vandromme, Xavier, *Vieillir immigré et célibataire en foyer*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Vieillir et mourir en exil (collectif), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1993.
- Zaâma, Un 3ème âge dans l'immigration, février 2000, n°2.